

MONDE ET VIE



ANTHONY COURRET ET HUGO DILLON © GRÉGORIE LIÉNARD

« La plus noire et la plus drôle des pièces de Ionesco » selon *La Nouvelle Revue Française*. Son auteur aimait le Kafka du *Journal Intime* : « A partir d'un certain point on ne peut plus revenir en arrière, c'est ce point qu'il faut atteindre ». Jérémie Le Louët a pris le texte à bras le corps, sauté à pieds joints par-dessus les indications scéniques originelles pour rendre au discours sa dimension de partition musicale, de chorégraphie verbale. Ça parle à tout berzingue, ça chante ou ça chuchote, mais les personnages se font magistralement entendre. Soudain comme saoulés de mots, éberlués, ils se taisent. Cependant la farce tragique a son cours et raconte la paranoïa fréquente chez les chefs de guerre victorieux à répétition. Ubu en planque est pillé par Ionesco qui le met cul par-dessus tête, redistribuant les cartes : le doux Duncan est devenu un despote caractériel et veule, Lady Macbett : une Lady Duncan tout aussi sulfureuse, les tours de passe-passe avec usurpations d'identités cascades. La mise en scène, la direction d'acteurs et la scénographie vous bousculent. Julien Buchy est un Macbett fascinant avec mimiques du style *comedia dell'arte*. Jérémie Le Louët inquiète en Duncan crapoteux peut-être un instant tenté par la compassion. Laurent Papot : ce Banco qui rafle la mise à titre posthume est si proche de nous qu'on côtoie tous les jours de faux bons jeunes gens de sa trempe. Noémie Guedj, superbe et infernale reine-sorcière est flanquée d'une camarade-suivante drôlatique : Florencia Cano-Lanza. Anthony Courret-Glamiss et Hugo Dillon-Candor affreux jojos qui se croient valeureux sont tout aussi convaincants. Vous avez jusqu'au 12 juin pour aimer ce *Macbett*-ci au Théâtre 13.